
Lecture et refoulement d'un Journal de déportation

JANINE ALTOUNIAN
Écrivain et traductrice

J'aimerais dès l'abord m'excuser du caractère autobiographique de mon intervention qui, reprenant la fin de l'argumentaire de cette journée, « porte notre attention sur les questions posées par la transmission de ces passés et par les vecteurs de cette transmission ». Elle se propose d'illustrer en particulier ce que peut ressentir tout descendant d'un héritage traumatique, lorsque celui-ci ne parvient à lire les textes relatifs aux événements et notamment aux lieux exterminateurs auxquels ont survécu ses ascendants que très tardivement, parvenu à tel carrefour de son destin. Le propos de mon exposé se situe donc sur le terrain de la subjectivité. Il ne cherche pas à décrire un trajet de déportation mais à suggérer comment peut se vivre la réception de celui-ci par un lecteur d'autant plus impliqué dans ce trajet qu'en héritier d'un survivant il en incarne pour ainsi dire le miraculeux aboutissement. La méthode employée sera par ailleurs celle du recours à de nombreuses citations empruntées à deux sources différentes que je vais présenter.

L'exemple personnel que j'apporte intéressera aussi, en quelque sorte comme cas clinique, tout psychanalyste curieux des effets persistants du refoulement qui, chez un tel héritier, opère sans doute comme mesure de protection contre une transmission dont la trace écrite menacerait la construction encore balbutiante de ses stratégies de survie. Il montre en effet combien est éprouvante pour lui la confrontation avec le témoignage d'un écrivain célèbre, rapporteur des mêmes pages de l'histoire du monde que celles qu'il a pourtant déjà rencontrées dans les récits oraux ou écrits de sa famille. Cette lecture, d'un auteur, de sa culture et de sa langue, vient en fait lui révéler brusquement l'incrédulité sous-jacente avec laquelle il avait dû initialement appréhender ces mêmes données, rapportées par un témoin qui lui était par trop intime.

En d'autres termes, j'essayerai de rendre compte du bouleversement que j'ai ressenti l'été dernier en lisant le *Journal de Déportation*, récemment paru en traduction, de Yervant Odian, journaliste et écrivain satirique arménien¹, arrêté le 7 septembre 1915 après la rafle des intellectuels marquant le début du génocide arménien et qui,

[1] Yervant Odian, *Journal de Déportation*, Récit traduit de l'arménien par Léon Ketcheyan, Préface de Krikor Beledian, Marseille, Éditions Parenthèses, 2010.

survivant à ses années de déportation dans les déserts syriens, confia en 1919 son expérience infernale au feuilleton d'un quotidien arménien de Constantinople. Ce bouleversement, dû à une simple lecture, transforma la perspective dans laquelle j'avais, jusqu'à présent, perçu des événements dont j'avais pourtant pris depuis longtemps connaissance en lisant un grand nombre d'ouvrages historiques et de témoignages sur ce premier génocide du XX^e siècle, dont notamment le *Journal de déportation* de mon père². Je me sentis comme menacée par l'écrit de ce journaliste-témoin qui, ajoutant brutalement à mon propre champ de perception celle d'un Constantinopolitain lettré, lucide, au style parfois picaresque dans des évocations terrifiantes, modifiait totalement ma place et mon regard de lectrice face à des scènes insupportables qui ne m'étaient pourtant guère étrangères.

Voici en quels termes la subjectivité de cet écrivain s'affirmait encore obstinément en janvier 1919 dans une de ses lettres à un ami se trouvant alors à Paris : « Je suis vivant, après une effroyable, une inimaginable odyssee de trois ans et demi. J'ai été déporté jusqu'à Der ez-Zor, plus au sud, dans le désert de Mésopotamie, à Al Busseira, entre l'Euphrate et le fleuve Khabour, là exactement où Ézéchiël a eu ses visions. Je ne sais pas si je vais pouvoir écrire tel quel tout ce que j'ai vu, mais je vais essayer. »³

Ce vécu de menace, révélateur après coup d'un refoulement, que je ressentis en lisant Odian n'était pourtant pas totalement nouveau pour moi. J'avais déjà éprouvé une menace semblable à celle créée ici par la mise à distance d'un contenu familier mais vu à travers le témoignage d'une personne socialement reconnue. Si la bonne distance émanait dans le cas présent d'une subjectivité qui s'interposait en tiers entre moi, lectrice, et des récits ghettoïsant, cette distance s'était mise en place, il y a quelque temps, par l'interposition d'un corps, celui de la copiste que je fus lorsque mes mains voulurent suivre à la trace les énonciations du témoin-scripteur qu'avait été mon père :

En effet, comme un récent recueil⁴ comprenant la traduction du *Journal de déportation* de mon père exigeait d'en avoir une version électronique⁵, j'avais fait

[2] *Journal de Vahram Altounian (1901-1970) : Tout ce que j'ai enduré des années 1915 à 1919*, [traduction, notes et postface de Krikor Beledian, écrivain de langue arménienne, maître de Conférences à l'Institut des langues et civilisations orientales], intitulé par moi *Terrorisme d'un génocide* lors de sa première publication en fév. 1982 aux *Temps Modernes*, repris intégralement dans J. Altounian, *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie, Un génocide aux déserts de l'inconscient* (préface: R. Kaës), Paris, Les Belles Lettres/Confluents psychanalytiques, 1990, 2003, p. 85 à 115 et dans une traduction révisée dans *Mémoires du Génocide arménien, Héritage traumatique et travail analytique*, Vahram et Janine Altounian, avec la contribution de K. Beledian, J.F. Chiantaretto, M. Fraire, Y. Gampel, R. Kaës, R. Waintrater, Paris, PUF, 2009, p. 13-41.

[3] Lettre à Archag Tchobanian, citée dans la remarquable et très documentée préface au *Journal de Krikor Beledian*, Y. Odian, *op. cit.*, p. 10.

[4] *Mémoires du Génocide arménien*, *op. cit.*

[5] Cette traduction avait été remise par le traducteur sous forme dactylographiée en 82 aux *Temps modernes*, puis reproduite par les Belles Lettres à partir des pages des *Temps modernes*, dans *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie*, *op. cit.*

sciemment le choix de le recopier moi-même alors que la solution de facilité aurait été de le scanner. Je tenais à reparcourir le terrible chemin de déportation du père-adolescent en l'accompagnant patiemment de ma main, pas à pas, mot après mot. Me retrouvant ainsi, pendant la frappe, devant la réalité que déchiffrait chaque phrase de cette narration, je me suis aperçue que, malgré mes innombrables lectures, je ne l'avais lue qu'en l'évitant, n'en avais pas épuisé les affects « empêchés » qu'elle recéléait et dont elle me chargeait encore maintenant de tant de larmes non versées. Le refoulement avait donc bien existé et le désir de ne plus entrouvrir la porte dévoilant ces espaces effrayants.

Pendant ce travail de lectrice copiste, je vécus tous mes jours en 1915/16, en compagnie de ce garçon d'à peine quatorze ans, seul soutien après la mort du père d'une mère résistante et digne. Ce couple uni face à l'impératif de rester en vie me transportait dans des déserts où soufflaient la terreur, le meurtre, l'imminence du mourir. Je me retrouvais entièrement dans ces années, ces contrées-là, j'avais peur de voir ce qui allait survenir, peur de ce que les mots allaient afficher sur l'écran de l'ordinateur et, au bout de ma copie où « en novembre 1919 on a pris le bateau et on est arrivé à Marseille sept jours plus tard, c'est-à-dire en décembre », je débarquais avec eux, délivrée enfin de ma peur, en terre de France. C'est alors que, rassurée par « notre » retour, délivrée de cette menace, des mots apparaissant sur l'écran, j'eus le courage d'examiner attentivement les papiers échoués de lieux et de temps si lointains dans l'enveloppe contenant le mystérieux cahier du manuscrit. Je découvris deux lettres que je m'étais évertuée à ignorer jusqu'alors. Je les fis traduire⁶. Elles étaient écrites, juste trois et quatre mois avant « notre arrivée » à Marseille, par mes oncles vivant déjà en France ; la première, de juin 1919, était une sorte d'avis de recherche expédiée de Lyon et la seconde du mois suivant s'adressait à la « Très vénérable grand-mère, chère mère Nahidé », retrouvée enfin vivante. En les lisant, je compris que j'avais eu encore besoin de la voix de ces « contemporains » pour pouvoir insérer dans une temporalité objective le texte que je venais de taper. « Douce mère, disait la dernière lettre, bien que nous n'ayons pas de nouvelles de vous depuis quatre ans... » Ce fut seulement alors que je réalisais la durée de quatre ans des épreuves de « là-bas », alors que s'éprouvait, après coup, en moi l'angoisse vécue ici, à Lyon, de ces quatre années sans nouvelles, angoisse qui allait bientôt se transformer en certitude qu'aucun avis de recherche ne ferait revenir le père. C'était donc encore une fois le refoulement qui m'avait éloignée d'aller voir ce que contenaient ces lettres menaçantes.

*

* *

Avant d'examiner la révélation, par ma lecture d'Odian et pour la troisième fois, de ce refoulement obstiné, symptôme d'incrédulité inconsciente dans mon cheminement progressif vers le point focal des charniers du désert, j'aimerais

[6] *Mémoires du Génocide arménien*, op. cit., p. 42-46.

m'arrêter sur quelques lignes⁷ de Freud qui, dans un contexte différent mais référé, en dernier ressort, à une relation au père, démasque l'incrédulité comme source d'un « trouble » de la connaissance :

Lorsque [...] je me trouvai sur l'Acropole et que mon regard embrassa le paysage, il me vint subitement cette curieuse pensée : *ainsi donc, tout cela existe effectivement comme nous l'avons appris à l'école ? !* [...] comme quelqu'un qui, se promenant en Écosse sur les bords du Loch Ness, verrait tout à coup devant soi, apporté sur le rivage par le flot, le corps du monstre dont on a tant parlé et qui se trouverait contraint à avouer : Il existe donc effectivement, le serpent de mer auquel nous n'avons pas cru ! [...] Une telle incrédulité est manifestement une tentative pour récuser un morceau de la réalité [...] Je ne me souviens pas simplement d'avoir dans mes jeunes années douté de jamais voir un jour l'Acropole moi-même, mais j'affirme qu'alors je n'ai absolument pas cru à la réalité de l'Acropole [...] Sur l'Acropole j'avais eu — ou aurais pu avoir — pour un moment ce sentiment : *ce que je vois là n'est pas effectif*.

Pour dénoncer en le parodiant un mouvement psychique analogue qui dut s'esquisser en moi, je crois qu'en lisant le témoignage de mon père quelque chose en moi devait s'être dit : « ce que je lis là n'est pas effectif » ou de façon plus insidieuse : « ce que je lis-là ne me concerne pas effectivement » et c'est en lisant Yervant Odian, cet été, que j'ai réellement « vu tout à coup devant moi, apporté sur le rivage par le flot »... de l'Euphrate, « le corps du monstre dont on m'a tant parlé et [...] auquel [je n'avais] pas cru ». Freud en arrive ainsi à la conclusion : « [Lors de ces phénomènes] nous apparaît comme étranger ou bien un morceau de la réalité, ou bien un morceau du moi propre. Dans ce dernier cas, on parle de « dépersonnalisation » [...] ils servent tous à la défense, voulant tenir à distance du moi quelque chose, le dénier. »

J'en conclus donc que, lors de mes très nombreuses lectures du manuscrit paternel, j'avais encore voulu « tenir quelque chose à distance de moi, le dénier » en tant qu'impliquant ma propre existence actuelle. Or, je ne suis pas sans remarquer que, pour illustrer ces phénomènes de dépersonnalisation, Freud prend un exemple mettant en jeu sa relation au père : « Notre père avait été commerçant, il n'avait pas reçu la formation du lycée, Athènes ne pouvait pas signifier grand-chose pour lui. Ce qui nous troublait dans la jouissance du voyage à Athènes était donc une motion de *piété* ».

Mon père, lui, avait certes été artisan ainsi que beaucoup de survivants arméniens et non un intellectuel brillant comme l'écrivain Odian. Comme celui de Freud, « il n'avait pas reçu la formation du lycée », mais si je me permets de rapprocher ces deux situations différentes de « dépersonnalisation », c'est en raison de leur cause commune : la « motion de *piété* », « *Regung der Pietät* » envers le père, comme l'écrit Freud à Romain Rolland en recourant à ce terme de racine latine : « *Pietät* », véritable

(7) Lettre à Romain Rolland, (Un trouble du souvenir sur l'Acropole), OCF XIX, p. 331-338, *GW* p. 251-257.

hapax dans tout le corpus de son œuvre. Or si le « trouble du souvenir » de Freud était dû à une « motion de *piété* », le déni de la réalité, dans mon « trouble » de lecture, était certes dû au « moi » menacé, refoulant la lectrice, mais plus précisément sans doute à la « *piété* » vis-à-vis de sa représentation d'un père.

*
* *

Après avoir ainsi donné les raisons expliquant en quoi une lecture peut être menaçante, je me contenterai de juxtaposer, en référence à des éléments spatio-temporels identiques, quelques extraits des deux témoignages en question, où le second, émanant d'un tiers reconnu, d'un écrivain célèbre, attribue une sorte d'indice de réalité aux événements du premier que mon imagination n'avait situés nulle part, comme si, ayant été des forçats hors la loi, le lieu où ils s'étaient déroulés échappait au regard, était interdit de visibilité. Or depuis les travaux de Luba Jurgenson sur les camps staliniens nous savons que les conditions de visibilité des lieux du monde dépendent, comme elle le rappelle, de leur rapport existant ou non à la loi. Étudiant la représentation de l'espace dans les récits des camps, elle écrit avec une surprenante pertinence : « Le concept de visibilité doit être analysé en rapport avec la question de la loi [...] Un espace doté d'une téléologie négative est donc, par la force des choses, indéchiffrable »⁸. Ce qu'elle dit de « l'invisible de l'Archipel » pourrait s'appliquer à l'invisible des déserts syriens : « Ce lieu, bien qu'omniprésent, doit échapper au regard, à la pensée ; son mode d'être est l'absence. Les camps sont situés dans un nulle part. »⁹

Aussi, malgré les notes détaillées de son traducteur Krikor Beledian, auteur également de l'excellente préface au Journal d'Odian, j'avais lu par exemple les soixante-seize toponymes¹⁰, relevés scrupuleusement par la main de mon père, du trajet de sa déportation, comme ceux de lieux enfouis dans un espace insondable, dangereux, qu'il m'était interdit de repérer sur une carte. Je dois d'ailleurs avouer que je ne les ai dénombrés, à mon grand étonnement, que seulement pour le présent exposé.

Je vais donc citer à présent, réunis sous trois chefs, les tableaux que brossent respectivement les deux « Journaux de déportation » : 1 - la simultanéité des trois pertes : le pays, la langue, l'identité, 2 - Deir ez-Zor et les champs recouverts de morts, 3 - le pittoresque des campements arabes. Ce rapprochement d'une observation faite,

[8] Luba Jurgenson, « La représentation de la limite dans quelques récits des camps », Publication 01/12/2006: Vox Poetica: <http://www.vox-poetica.org/tl/r/jurgensonRL.html>.

[9] Luba Jurgenson, *L'expérience concentrationnaire est-elle indicible ?*, Monaco, Éditions du Rocher 2003, p. 233.

[10] Les voici dans leur ordre de parution dans le manuscrit, avec suppression de leur seconde occurrence lors du péripète retour : Bursa, Alayout, Kötahia, Afion-Karahissar, Konya, Kazinghan, Tchourma, Aïrandja, Aladja, Freyli, Karaman, Sidrova, Ereqli, Boulghourlou, Bozanti, Tarsous, Yénidjé, Zeïtounli, Tcharkir-Pacha, Adana, Djihan, Toprak-Kalé, Osmanié, Mamourié, Hassan-Beyli, Islahié, Taktda-Köprü, Eybez, Raïon, Kourtkoulak, Katma, Aghasia, Akhtarine, Bab, Meskéné, Euphrate, Dibsîé, Ziaret, Der-zor, Haman, Racca, Mourat, Der-Hafer, Alep, Muslumié, Tiliabat, Fatma, Kouta-Koulak, Eybezmeïdan, Tiller, Intilli, Airan, Bahdjémamorié, Misiyé, Mersine, Zakir-Pacha, Zeytounli, Kelebek, Hadjkele, Kara-Pounar, Tchiffé-Khané, Oulou-Kechia, Tcharoghlan, Ayran, Mandason, Eruk-Yorou, Kazakan, Kadeköy, Eskichéhir, Bilédjik, Ismit, Kadar-Pacha, Haydar-Pacha, Böyük-Ada, Tchekirgué, Istamboul



Trajet de déportation de Vahram Altounian.
Carte établie par Krikor Beledian, son traducteur.



Carte des axes de déportation des populations arméniennes et camps de concentration en 1915-1916, établie par Raymond Kévorkian (*Le génocide des Arméniens*, Odile Jacob/Histoire, 2006).



Le proche Orient et les régions de peuplement arménien en 1914 [cEVI].

par un résistant particulièrement intelligent et rusé, avec le style relevé d'un journaliste de la capitale que le préfacier compare à « une caméra ambulante à qui est confié le travail d'enregistrer en continu une expérience qui se veut la moins personnelle possible »¹¹, le rapprochement donc de ce type d'observation avec le compte rendu d'un jeune homme illettré, issu d'un monde rural, rédigeant dans une langue pauvre mais dont le traducteur rend davantage que celui du journaliste le caractère charnel et coloré, finit par accréditer réciproquement chacun des deux textes en ce qui leur est commun : la culture n'est pas une affaire d'instruction mais d'expérience. Chacun des deux récits venant appuyer la réalité de l'autre, leur lecture conjuguée rend tout refolement impossible et à la menace de leur confrontation succède l'acceptation de leur commune transmission.

LA SIMULTANÉITÉ DES TROIS PERTES : LE PAYS, LA LANGUE, L'IDENTITÉ

Le premier rapprochement montre la manière identique avec laquelle la nomination, par les déportés, de leur pays natal évoque en même temps leur activité identifiante d'autrefois dans un monde révolu ou celle, dérisoire, dans l'urgence de la survie. La perte chez eux de cette double appartenance située dans l'espace géographique – appartenance au pays et au travail –, cette perte les dépouille totalement, en attaquant dans le même temps leur attachement à leur langue et à leur identité, perdues ou sauvées selon l'âge qu'ils ont :

Y. O.

« Il y avait au minimum une Arménienne chez chaque policier, chaque militaire, chaque fonctionnaire [...] Pour la majorité d'entre elles, ces femmes étaient originaires

(11) Préface de Krikor Beledian, in Yervant Odian, *op. cit.*, p. 13.

des régions de Bursa et de Kharpert, mais il y en avait aussi d'Adabazar, d'Izmit, de Bardizag, d'Aintab, etc. [...] Quant aux petites filles, elles étaient déjà complètement arabisées et avaient perdu l'usage de leur langue maternelle [...] À Al Busseira, une petite fille arménienne de 8 ou 9 ans se trouvait dans un campement situé près du village. [...] Quand nous nous exprimions en arabe, elle nous répondait, mais si nous parlions en arménien, elle restait silencieuse. Nous lui avons demandé sa nationalité. "Je ne sais pas", répondit-elle. En fin de compte [...], elle reconnut être arménienne, et raconta que son père avait été tué et que sa mère avait été jetée dans l'Euphrate. Elle avait pratiquement oublié l'arménien et s'exprimait avec difficulté. Il y a aujourd'hui, en Mésopotamie, sans doute, dix mille enfants, garçons et filles, qui ont connu le même sort. »¹²

V. A.

« J'ai recommencé à travailler, à amener les moutons paître. J'ai appris parfaitement l'arabe¹³, si bien que les Arabes ne pouvaient savoir si j'étais un Arménien ou un Arabe. Je disais que j'étais un Arménien. Deux, trois mois ont passé [...] Un jour, j'ai rencontré un Arménien qui mendiait. Vite, je l'ai appelé. Je l'ai fait rentrer. Je lui ai donné du pain et du yaourt liquide. Je lui ai demandé : - D'où tu es ? Il m'a répondu : - Je suis de Bursa. - Bon, mais de quelle partie ? - Du centre m'a-t-il répondu. [...] - Et toi, tu es d'où ? - Je suis aussi de Bursa. Je suis le fils d'Abraham Agha l'épicier, ai-je dit, et aussitôt : - Mon nom est Vahram »¹⁴.

Y. O

« Je n'aurais jamais pu croire qu'elle était arménienne [...] À moitié nue, les vêtements en lambeaux, la peau tannée par le soleil, elle ressemblait tout à fait à une Arabe Shawiya. Complètement décharnée, il ne lui restait que la peau sur les os. Elle ne parvenait à se tenir debout qu'à grand-peine. Elle avait les pieds nus, enflés, car elle avait marché quatre jours sans arrêt dans le désert. "D'où es-tu ? lui ai-je demandé – de Constantinople, me répondit-elle d'une voix atone [...] - de Pera. Nous habitons vers Taksim [...] – J'étais couturière [...] Nous sommes arrivés à Deir es-Zor après avoir enduré mille souffrances. En chemin, j'ai perdu mon grand-père [...] quant à la parentèle qui me restait ici, ils l'ont massacrée [...] j'ai réussi à trouver refuge chez les Bédouins auprès desquels je suis restée pendant deux ans. – Je faisais paître les moutons [...] mais maintenant, ils n'ont plus rien à manger eux aussi et ils m'ont fait partir de chez eux. " Tout juste âgée de dix-huit [...] ans, cette jeune fille constantinopolitaine, qui semblait avoir été jolie, était, dans cet état, effrayante. »¹⁵

[12] Yervant Odian, *op. cit.*, p. 290-291.

[13] Note du traducteur : Le manuscrit du récit est suivi d'une liste des noms arabes des chiffres de 1 à 100.

[14] *Mémoires du Génocide arménien*, *op. cit.* p. 29-30.

[15] Yervant Odian, *op. cit.*, p. 282.

V.A.

« Le lendemain, moi j'ai emmené paître les moutons du propriétaire. Mon père travaillait dans son jardin. Ma mère faisait de la couture. Nous sommes restés neuf mois. [...] Nous avons commencé à avoir peur, car tout le monde était Arabe. [...] Finalement nous avons dit à cet homme de nous conduire à Alep¹⁶, car nous n'étions qu'à huit heures de marche de cette ville. Et l'homme a répondu : « Si vous me donnez de l'argent, je vous y conduirai. » Nous avons dit que nous n'en avions plus, qu'il savait cela. C'est parce qu'on n'avait plus d'argent qu'on nous a envoyés à Meskéné¹⁷ près de l'Euphrate. [...] Nous sommes arrivés à Meskéné après huit heures de marche. Nous étions affamés. Nous avons commencé à travailler un peu à Meskéné, mais ils ne nous laissaient pas continuer. Ils nous ont déportés dans un lieu-dit Dibsî¹⁸¹⁹ »²⁰.

DEIR EZ-ZOR ET LES CHAMPS RECOUVERTS DE MORTS.

Le rapprochement suivant est dicté par le toponyme commun aux deux textes : Deir ez-Zor²¹ - destination ultime de la déportation désignée comme symbole de la fin des Arméniens restés encore en vie - et la traversée de lieux devenus des charniers. On notera que si Odian « parle fort peu de lui-même [...] est même avare de confidences, s'il tient à nous épargner ses états d'âme, ses angoisses »²², il mentionne tout de même parfois son « désespoir » ; ce qui, étant donné ce qu'il vient de décrire, est un gigantesque euphémisme qui peut être comparé aux innombrables interrogations : « Mais à quoi bon ? » du jeune Altounian. Les deux textes nous montrent les mêmes

[16] Note du traducteur : Dans ce récit, ainsi que dans d'autres, aller à Alep signifie, pour les déportés, échapper à la mort. Ils ne pouvaient pas connaître le contenu d'un télégramme chiffré adressé par le ministre de l'Intérieur Talaat, le 23 novembre 1915 à la préfecture d'Alep, incitant à l'extermination « par des moyens secrets » de « tout Arménien des provinces orientales que vous trouvez dans vos parages » (voir *Justicier du Génocide, Le procès de Téhirian*, Paris, 1981, éditions Diasporas, p. 218).

[17] Note du traducteur : Meskéné et sa plaine, sur la rive droite de l'Euphrate était un important camp de concentration sur la route vers Der Zor. Selon le rapport Bernau, 60 000 Arméniens ont été enterrés dans la plaine de Meskéné « après avoir succombé à la faim, aux privations de toutes sortes, à la dysenterie et au typhus (in *La mémoire du siècle 1915-1917, Le Génocide des Arméniens*, G. Chaliand, Yves Ternon, Bruxelles, Éditions Complexe, 1980, p. 99).

[18] Note du traducteur : Dibsî, Dibsîé ou Dipsî est un camp situé à cinq heures de Meskéné, sur la rive droite de l'Euphrate. Selon d'autres témoignages de rescapés des camps de l'Euphrate, c'était « l'hôpital » de Meskéné, c'est-à-dire le lieu d'extermination.

[19] *Mémoires du Génocide arménien, op. cit.*, p. 22.

[20] Note du traducteur : Der Zor ou simplement Zor, quartier général du gouvernorat était le but de la déportation : « Le but d'avoir désigné la Sandjak de Zor comme le lieu d'exil a été expliqué par le télégramme chiffré n° 1843 en date du 2 septembre 1915. En ce qui concerne les excès commis en cours de route par la population sur les personnes connues (Arméniens), ils servent à la réalisation du but poursuivi par le gouvernement, il n'y a pas lieu à poursuite judiciaire. On a avisé également les administrations de Zor et Ourfa. Le 3 octobre 1915, le ministre de l'Intérieur Talaat. » (Voir *Justiciers du génocide, op. cit.* p. 217). La discrétion avec laquelle l'auteur évoque cette unique journée à Der Zor, c'est-à-dire l'enfer de la déportation pour nombre d'Arméniens, est proprement étonnante. L'absence de complaisance dans le récit des horreurs, les raccourcis continuels et la pudeur devant la mort du père sont à rapprocher.

[21] Préface de Krikor Beledian, in Y. Odian, *op. cit.*, p. 12.

[22] Yervant Odian, *op. cit.*, p. 212.

paysages, les mêmes cadavres à l'abandon, le même soleil brûlant, la même menace de mort permanente.

Y.O.

« Le désespoir le plus complet nous envahissait. À Deir ez-Zor ils [...] nous envoyaient à présent plus loin, dans des contrées encore plus désertiques. Le convoi avançait très lentement, il y avait des femmes et des hommes âgés, ainsi que des enfants qui ne pouvaient marcher [...] Il y avait même un vieillard malade, octogénaire, avec des béquilles, absolument incapable de marcher. [...] Baissant la tête, proférant des malédictions, portant leurs enfants en pleurant, des femmes dont le mari était mort ou avait été massacré erraient sur la route de sable sous un soleil brûlant. Pourquoi donc conduisait-on ces malheureux loin de Deir ez-Zor, vers les déserts arides ? Tout simplement pour les exterminer. »²³.

V.A.

« Nous sommes restés un jour à Der Zor. Nous avons pensé que s'ils nous déportaient également de là, ils allaient nous tuer. Nous avons pensé alors nous évader, mais s'ils nous voyaient sur la route, ils nous tueraient. Bref, nous avons trouvé des compagnons, nous étions à ce moment sept femmes et deux enfants. Nous sommes partis. Notre plan était de marcher la nuit, de dormir le jour pour ne pas se faire voir et d'atteindre Alep. »²⁴

Y.O.

« Nous sommes restés près de dix jours à Osmanié. Puis on nous a fait reprendre la route en voiture vers Islahié qui se situait à deux jours. Sur cette route nous avons vu la misère indescriptible des convois de déportés. Par milliers, des femmes, des jeunes filles, des garçons, courbés sous le poids de leurs fardeaux, en proie à leurs souffrances et épuisés, marchaient sans fin sur des routes escarpées, pierreuses, boueuses, laissant échapper des gémissements et des plaintes. Ici ou là, des corps déchiquetés par des oiseaux de proie, des chiens et des hyènes. Des malades sans secours qui gémissent sous des arbres. Des nouveaux nés abandonnés qui vagissent, affamés. Des morts mal enterrés, à la hâte, et dont une jambe ou un bras dépasse... D'horribles scènes d'enfer qu'aucun Dante n'a pu imaginer. Des petits enfants perdus ou abandonnés qui gémissent ou qui appellent "Maman, maman !" et auxquels personne ne répond. »²⁵

V. A.

« Nous étions fatigués et nous avons très faim. Ainsi nous sommes restés sur

[23] *Mémoires du Génocide arménien, op. cit.*, p. 26- 27.

[24] Yervant Odian, *op. cit.*, p. 136-137.

[25] Note du traducteur : Presque un camp de transit, Akhtarim ou Akhterim, était un lieu de passage-clef des convois venant de l'Est anatolien et de la Cilicie, en direction du sud.

les routes. Quand nous sommes arrivés à Akhtarine²⁶, nous étions harcelés d'un côté par la faim, de l'autre par les saletés. Les chiens déchiquetaient les morts, personne ne les enterrait. Tout alentour sentait mauvais [...] Après six heures de marche, nous sommes arrivés à Hamam²⁷. Là nous avons été surpris: les gens mangeaient des sauterelles. Quant aux mourants, on ne pouvait pas les compter. Bref, nous avons monté la tente, mais à quoi bon. Mon père était très malade, il ne pouvait plus se déplacer [...] Alors l'un d'eux s'est mis à frapper mon père à la tête. [...] Mais à quoi bon ? Que devient un homme gravement malade qu'on bat à coups de bâton ? Six jours plus tard, le jour du décès de mon père, ils ont de nouveau déporté²⁸. À Racca, [...] Les gens mourraient partout de faim, on ne pouvait pas rester à l'intérieur de l'auberge, tout sentait la pourriture. [...] Nous n'avions plus d'argent, c'est pourquoi nous avons commencé à manger des herbes. Nous avons essayé de continuer ainsi pendant un mois, mais on a vu qu'on allait mourir. On faisait à peine deux pas et on tombait par terre. Ma mère a réfléchi. « Moi, pour mourir, je mourrai, vous, il ne le faut pas. » C'est ainsi qu'elle nous a donnés, nous deux, aux Arabes.²⁹ »³⁰

LE PITTORESQUE DES CAMPEMENTS ARABES

Je terminerai par un regroupement moins accablant qui laisse poindre l'humour sous la plume d'un « satiriste redouté »³¹, et voir, à côté des scènes du plus grand dénuement, le pittoresque et parfois l'hospitalité, le maintien de l'humain dans les campements arabes :

[26] Note du traducteur : Hamam ou Hammam était un petit village à cinq heures de Racca. L'épisode rapporté par l'auteur est confirmé, s'il en est besoin, par le rapport Bernau [voir *op. cit.* p. 101].

[27] Note du traducteur : Le silence sur l'agonie du père, sur ces six jours est l'une des caractéristiques du récit de Vahram. C'est aussi un fait répandu dans tous les témoignages des survivants du génocide souvent incapables de nommer la violence qu'ils ont subie. On remarquera l'emploi de la tournure verbale *vefat etmek* (décéder, en osmanli ou vieux-turc, langue officielle dans l'Empire ottoman jusqu'en 1923, truffée de mots persans et arabes) au lieu de *ölmek* (mourir) que Vahram emploie communément. L'expression se retrouve à l'identique à la page 24 du manuscrit, au moment où sur leur chemin de retour Vahram et sa mère passent la nuit dans l'auberge à Hamam. Cette expression recherchée et à effet euphémistique voulu fait partie du langage soutenu et/ou administratif, et elle contraste avec «le mourir» jugé probablement trop cru ou trop commun, dès lors qu'il n'y a partout que des mourants. En tout cas, ces variations de niveau de langue dénotent une éducation et une formation soignées chez le narrateur.

[28] Note du traducteur : L'adoption ou la « vente » d'enfants étaient pratiques courantes dans ces circonstances. Les mères (« les personnes de sexe mâle » étant déjà enrôlées dans l'armée, soit assassinées ou bien encore disparues en cours de route) avaient le choix entre la mort par la famine de leur progéniture ou leur cession. Une partie des orphelins, du moins ceux qui « ne pourraient se rappeler les traitements de terreur imposés à leurs parents » était adoptée par les populations turques et donc islamisées. Une autre partie était adoptée par les Arabes nomades du désert. Certains ont été assimilés, d'autres ont été recueillis par les orphelinats d'Alep, du Liban et de la Grèce, après la défaite de la Turquie. Cette « génération d'orphelins » a constitué une partie de la Diaspora arménienne dans le monde.

[29] *Mémoires du Génocide arménien, op. cit.*, p. 21, 24, 28.

[30] Préface de Krikor Beledian, in Y. Odian, *op. cit.*, p 7.

[31] Yervant Odian, *op. cit.*, p. 229-230.

Y.O.

« J'ai soudain vu un Arabe venir face à moi. [...] "Qui es-tu ? me demanda-t-il. – Je suis un pauvre Arménien, malheureux et malade. – Où as-tu pris ce manteau ? – J'ai été dépouillé en chemin, ils m'ont laissé tout nu. J'ai rencontré un vieux berger qui a eu pitié de moi et qui m'a donné ce manteau. – Tu mens ! C'est toi qui l'as volé, ce manteau ! s'écria l'homme brandissant sa massue munie d'une boule de fer. – Je vous jure que je dis vrai ! - Enlève vite ce manteau ! - Je vous en supplie, je n'ai rien d'autre à mettre ! - Enlève-le ou je t'écrase la tête ! " J'ai remis le manteau à cet homme. Ma joie n'avait duré que deux heures. À présent, je n'avais plus pour tout vêtement que le mouchoir noir noué sur ma tête. C'est dans cet état que j'ai poursuivi ma route presque en courant et que je suis arrivé au campement. Je suis entré dans la première tente qui s'est présentée à moi, après m'être noué autour de la taille le grand mouchoir qui me tenait lieu de couvre-chef. Les quelques femmes qui se tenaient là se mirent à crier et à hurler en me prenant pour un fou, car dans les pays arabes, les fous se promènent souvent tout nus. "Un fou, un fou ! " s'écriaient ces pauvres femmes affolées. Des gens des tentes voisines vinrent se regrouper. Heureusement, la folie, chez les Arabes, est un signe de sainteté. Personne, par conséquent ne m'agressa, d'autant plus qu'ils virent que je n'étais pas un fou dangereux, mais bien quelqu'un de tout à fait tranquille [...] Je leur ai dit que j'étais arménien et qu'on m'avait dépouillé en cours de route [...] Ils me chassèrent de la tente. Je suis allé dans une autre, où l'on me réserva le même accueil. Le fait de ne pas avoir de vêtement les effarouchait et ils ne voulaient pas recevoir quelqu'un qui était tout nu. Je suis finalement allé dans une grande tente où était assis un respectable vieillard qui semblait être le chef de tribu. Cet homme se révéla être plus hospitalier que les autres et jeta sur moi un vêtement pour couvrir ma nudité. »³²

V.A.

« L'Arabe nous a montés sur son âne. Six heures plus tard, nous sommes arrivés à son campement. Il nous a donné du pain, nous avons bien mangé, il m'a pris dans sa tente. [...]. Quant à moi, j'ai pris des forces de jours en jours. L'homme m'a dit : « Toi, tu vas être berger ». J'ai commencé mon travail. Avec le temps, l'homme m'a pris en affection [...] Le soir, je suis arrivé au lieu du campement. On m'a demandé : « Où étais-tu ? Où t'es parti ? ». J'ai commencé par ne pas répondre. Sur ça, l'Arabe m'a apporté du pain, j'ai mangé à ma faim. Il m'a apporté aussi une tasse de lait. J'ai bu, mon esprit m'est revenu. Alors j'ai dit ce que j'avais fait, que j'étais allé voir ma mère. Cet homme m'a dit : « Mon enfant, moi je veux te garder comme mon fils. Tu vois, je n'ai pas d'enfant, tu es mon fils. »³³

Enfin pour conclure et oublier un instant les horreurs d'une lecture qui ne menace plus puisqu'elle a dû être pleinement affrontée grâce à ce travail, voici un

[32] *Mémoires du Génocide arménien, op. cit.*, p. 28-29.

[33] Yervant Odian, *op. cit.*, p. 81-82.

épisode tristement comique, extrait uniquement du Journal de Yervant Odian dont les tableaux, comme surgis parfois d'un roman picaresque, font très bien sentir avec quel mélange inimaginable de cruauté sauvage, de crimes arbitraires, de pillages crapuleux, de situations absurdes et chaotiques s'est accomplie une extermination :

« Un jour, nous remarquons une vieille Grecque septuagénaire à la porte de la prison [...] Elle est ici depuis quatre mois, répondit le gardien [...] qui fit venir la vieille... “je suis de San Stefano, dit-elle. J'avais une poule qui voulait couver mais je ne voulais pas la laisser faire. Or je voyais bien que ma poule dépérissait. Des amies m'ont conseillé de la prendre et de la plonger à quelques reprises dans l'eau de mer et, tenant la poule par les pattes, je l'ai trempé dans l'eau plusieurs fois. Juste à ce moment, j'ai senti que quelqu'un me saisissait le bras. Je me suis retournée. Quelqu'un se tenait à côté de moi. “Que fais-tu là ?” me demanda-t-il. “ J'ai plongé ma poule dans l'eau », répondis-je. Je lui en expliquai la raison. “Viens avec moi !” me dit-il. Et il m'emmena au commissariat [...] Ils disent que, depuis le rivage, j'ai envoyé un signal aux sous-marins. Et moi je répète en vain qu'une telle chose ne m'a jamais traversé l'esprit et que c'est tout simplement sur le conseil d'amies que j'ai plongé ma poule dans l'eau. Ils sont même allés chercher et ont interrogé les deux femmes qui m'avaient donné ce conseil et qui ont confirmé mes propos, je reste néanmoins emprisonnée jusqu'à ce jour.“ La pauvre vieille repartit en pleurant. »